

Portraits et autoportraits ludiques

Les glaneurs et la glaneuse. Agnès Varda

Jacques Kermabon

Numéro 103-104, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23797ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2000). Compte rendu de [Portraits et autoportraits ludiques / *Les glaneurs et la glaneuse. Agnès Varda*]. *24 images*, (103-104), 52–52.

PORTRAITS ET AUTO-PORTRAITS LUDIQUES

PAR JACQUES KERMABON

LES GLANEURS ET LA GLANEUSE ■ Agnès Varda

Le charme du cinéma de Varda tient, dans ses meilleurs moments, à une sorte de naïveté — au sens où l'on parle de peinture naïve —, qui passe par une manière frontale, littérale d'aborder les choses. *Les glaneurs et la glaneuse* commence par une définition du mot dans un dictionnaire, comme on n'oserait plus le faire dans la dissertation la plus scolaire, enchaîne avec une déclinaison de ce motif dans la peinture avant de nous entraîner sur les routes de France pour glaner, au hasard des rencontres, images et témoignages sur cette activité ancestrale.

Dans cette recherche, volonté encyclopédique rime avec ludique. Varda fait feu de tout bois, zigzague d'un témoignage à l'autre, interroge des provinciaux au bord du zinc, une juriste des villes et un juriste des champs (un avocat en robe lit des textes juridiques au milieu de plants), des conservateurs de musées, des propriétaires terriens, un viticulteur psychanalyste... Tout en délivrant un véritable savoir (on découvre que, outre les fameuses *Glaneuses* de Millet, le motif a inspiré nombre de peintres, que la pratique du glanage est un droit réglementé par le code pénal...), le film dresse le portrait d'une économie parallèle. Le geste de glaner, celui de grappiller (pour les vignes), celui de récupérer (des objets abandonnés) ne sont pas univoques. On glane par nécessité (les pauvres, les sans-abri), par habitude familiale, par plaisir, voire par conscience politique. Un jeune homme, écœuré par le gaspillage généralisé, raconte ainsi qu'il se nourrit de ce qu'il trouve dans les poubelles depuis des années sans bourse délier et qu'il n'est jamais tombé malade.

Mais aucune de ces rencontres ne se réduit à illustrer un savoir. Chacune est au contraire l'objet d'une échappée singulière, d'une légère dérive que Varda nous offre, au plus près de ce qu'elle a vécu au gré du tour-

Le film dresse le portrait d'une économie parallèle.



nage. Elle jure, un moment, que ce tableau si opportunément évocateur, elle l'a véritablement déniché par hasard en s'arrêtant dans un dépôt-vente au bord de la route. Comme celui qui glane, le documentariste est celui qui sait attendre puis prendre le temps de la cueillette. Agnès Varda prend ainsi le temps de regarder et d'écouter ceux qu'elle rencontre. Son dernier portrait est le plus saisissant. Il est celui d'un homme jeune qu'elle a vu à plusieurs reprises se nourrir en direct de fruits et de légumes ramassés sur le trottoir au milieu des cageots abandonnés d'une fin de marché parisien. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir un ancien étudiant en sciences au chômage, un temps enseignant, qui vit en banlieue dans un foyer de travailleurs immigrés où il donne bénévolement des cours d'alphabétisation.

Après ce film, on ne peut plus regarder de la même façon les alentours des supermarchés avec leur gaspillage de nourritures dites avariées destinées aux poubelles et pourtant tout à fait comestibles.

Mais *Les glaneurs et la glaneuse* est aussi (surtout) un émouvant autoportrait de la réalisatrice. Elle a découvert la caméra numérique et en joue en toute liberté. D'une main, elle filme son autre main qui, derrière le pare-brise, par l'effet de la perspective, lui donne l'impression qu'elle pourrait attra-

per les camions doublés sur l'autoroute. Elle évoque aussi furtivement la vieillesse visible sur cette main ridée, synonyme de l'approche de la mort. Elle ne s'appesantit pas, elle jouit avant tout du plaisir neuf de cette caméra si habile à capter des moments impromptus ou intimes. Elle filme des objets qu'elle aussi a récupérés, des souvenirs de voyages, des échos du temps passé, des moments de sa mémoire.

Après Alain Cavalier, après Johan van der Keuken, Agnès Varda offre une preuve éclatante de ce que permettent ces caméras légères si propices à filmer les petits riens de la vie. Elle confirme aussi combien cette liberté s'exerce avec d'autant plus d'aisance qu'elle est entre les mains d'un artiste déjà chevronné. La légèreté du trait, ce sentiment d'effleurer avec une apparente évidence les choses les plus simples ne s'acquiert qu'au-delà de la maîtrise. Croire que ce geste se situe en deçà, à la portée de tous, relève d'une belle imposture. ■

LES GLANEURS ET LA GLANEUSE

France 2000. Ré. et scé.: Agnès Varda. Ph.: Stéphane Krausz, Didier Rouget, Didier Doussin, Pascal Sautet, Agnès Varda. Mont.: Varda et Laurent Pineau. Mus.: Joanna Bruzdowicz. 76 minutes. Couleur.